



HAL
open science

Notes contre notes. Retours et détours d'un lecteur et auditeur d'Antoine Culioli

Dominique Ducard

► **To cite this version:**

Dominique Ducard. Notes contre notes. Retours et détours d'un lecteur et auditeur d'Antoine Culioli. *Langages*, 2018, Le cours de linguistique. Formes, genèses et interprétations de notes d'auditeurs, 209. hal-01738071

HAL Id: hal-01738071

<https://hal.science/hal-01738071>

Submitted on 19 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Notes contre notes. Retours et détours d'un lecteur et auditeur d'Antoine Culioli

En hommage à Antoine Culioli, ce dernier texte que je lui aurai donné à lire

1. INTRODUCTION ¹

S'intéressant à l'histoire matérielle et culturelle des pratiques savantes, J.-F. Bert ² pose judicieusement la question de ce qu'est une archive de chercheur, plus particulièrement en sciences humaines et sociales, sur une période allant du dernier tiers du XIX^e siècle à la première moitié du XX^e siècle. Et il en donne cette définition extensive :

Celle-ci peut prendre la forme d'un texte publié, d'un manuscrit, de carnets de notes, d'agendas, mais aussi d'un croquis, ou d'un instrument (appareils d'enregistrement, appareils photographiques ou cinématographiques...), d'une collection d'objets (herbier, diapositives, mots...), de documents de travail qui vont de la simple coupure de presse d'un journal régional à la photocopie annotée d'un article tiré d'une revue spécialisée... tout ce qui finalement peut documenter de manière plus ou moins évidente l'ensemble des pratiques effectives, des objets et des discours qui entourent et accompagnent la venue au jour des idées et des concepts scientifiques. (Bert 2014)

1. L'expression *note contre note* signifie, pour une composition contrapuntique, qu'à chaque note de la mélodie correspond une note de la ou des voix accompagnatrices.

2. Jean-François Bert est maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Lausanne (Institut religions, cultures, modernité). Chercheur associé au Laboratoire « Histoire et anthropologie des savoirs, des techniques et des croyances » (LabEx HaStec), il travaille sur l'histoire des pratiques savantes (XIX^e-XX^e siècles) et l'histoire des sciences humaines et sociales. Son texte *Qu'est-ce qu'une archive de chercheur ?* (2014), disponible sur internet, n'est pas paginé.

Il peut paraître vain de vouloir élaborer une genèse des concepts et des idées, dans leur mode d'apparition et de développement, tant le processus est complexe, soumis à un jeu d'influences diverses et de déterminations multiples, d'ordre subjectif ou institutionnel. Mais poser la question de cette genèse à partir des traces constituées par ce qui peut « faire archive » pour l'histoire de la construction des connaissances et de la formation des savoirs, entre reprise et innovation, tradition et invention, c'est mettre en avant les pratiques et l'activité concrète des individus dans la façon dont se conçoivent et se formulent les représentations théoriques et dans le processus de la transmission.

J.-F. Bert commence son investigation en rappelant la publication, en 2010, par le quotidien suisse *Le Temps*, d'un appel en vue de préparer, pour 2013, le centenaire de la mort du linguiste F. de Saussure. D. Gambarara, président du Cercle Ferdinand de Saussure, écrit ainsi un article dans la rubrique « Opinions », sous le titre et le chapeau suivants :

Avez-vous des notes de Ferdinand de Saussure ? Daniele Gambarara, président du Cercle Ferdinand de Saussure, appelle les Genevois dont des parents ont étudié entre 1906 et 1911 à chercher dans leur grenier des notes du cours de Saussure. (*Le Temps*, 09-02-2010)

L'auteur évoque la publication à titre posthume des trois *Cours de linguistique générale* par les élèves de F. de Saussure, C. Bally et A. Sechehaye, qui se sont basés, pour leur édition, sur quelques cahiers d'étudiants³. Nous pourrions ajouter, à ce cas notoire, l'édition des derniers cours d'É. Benveniste au Collège de France (2012), à partir des notes manuscrites du linguiste et de notes d'auditeurs⁴. Ces deux cas montrent, de façon exemplaire, la valeur archivistique des notes d'auditeurs à des cours ou conférences, qui, comme toute source documentaire, doivent être interrogées quant à leurs conditions de production et de réception, depuis l'acte de notation d'une parole publique, énoncée dans un cadre institutionnel, jusqu'aux relectures et réécritures, soumises à un travail d'interprétation.

En réponse à la thématique de cette livraison de *Langages*, nous avons entrepris, avec un objectif beaucoup plus modeste, de reprendre nos annotations de lecture d'articles d'A. Culioli rassemblées en volume dans les années 1990 pour les confronter à nos notes d'auditeur du séminaire, pour l'essentiel à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm (Paris), suivi avec assiduité depuis 1991. Le corpus est limité dans le temps et dans l'espace conceptuel, puisqu'il est centré sur une notion théorique, celle de *l'intensité dans sa représentation linguistique*, abordée, entre autres, au cours d'une conférence et d'une séance de séminaire en 2012 et de différentes séances du séminaire de 2014⁵. Nous chercherons ainsi

3. Voir Soffa (2018, ce volume).

4. Voir Fenoglio (2018, ce volume).

5. Nous nous baserons, plus précisément, sur les notes prises lors d'une conférence le 20 janvier 2012, d'une séance du séminaire TOPE (Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives), animé par D. Paillard, où

à définir deux régimes d'exposition et à établir ce qui se dit d'autre ou de nouveau dans la situation de locution-audition par rapport à l'écrit. L'exercice est d'autant plus difficile qu'il s'agit de se relire soi-même, dans la proximité d'une théorisation qui est réappropriée. Nous avancerons en trois temps : un rappel sommaire du programme de recherche initié et développé par A. Culioli depuis les années 1960, de son intention et de la démarche mise en œuvre, une relecture des articles annotés et un examen des notes prises sur le même sujet en tant qu'auditeur, à des fins de comparaison.

2. UNE THÉORISATION DE L'ÉNONCIATION

Contentons-nous ici de souligner les principes essentiels et les enjeux d'une approche linguistique dont la portée intellectuelle et l'intérêt scientifique sont largement reconnus par la communauté scientifique des linguistes et, au-delà, dans l'histoire contemporaine des idées sur le langage et les langues. La linguistique de l'énonciation selon A. Culioli a pris le nom de Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives (TOPE) en ce qu'elle vise à comprendre et à expliquer les opérations et les représentations sous-jacentes au processus de génération des énoncés produits et interprétés par les locuteurs-énonciateurs. Elle a pu, en ce sens, être considérée comme une linguistique cognitive ou être annexée à un courant mentaliste en linguistique, à l'égal de G. Guillaume (Valette 2006). C'est oublier que l'approche n'est pas psychologisante et que les opérations et représentations, qui sont bien mentales *in fine*, sont des construits théoriques dans un système de représentation métalinguistique, qui cherche à simuler ce qui se passe entre le niveau notionnel, équivalent aux représentations internes, inaccessibles à l'observation directe, et le niveau linguistique, celui des énoncés, appréhendés, au niveau métalinguistique, comme des marqueurs et des traces du processus de niveau 1. L'activité signifiante de langage, qu'il s'agit de suivre « à la trace », est ainsi ramenée à l'activité énonciative de production et de reconnaissance interprétative de textes. L'énonciation ne se réduit pas, alors, à « l'appareil formel de l'énonciation » (Benveniste) et aux seuls indices d'une (inter)subjectivité et d'une mise en situation spatio-temporelle.

A. Culioli se tourne volontiers vers la philosophie du langage, en citant notamment les stoïciens, et signale le *complexe significabile* (signifiable complexement ou par complexe) ou encore le *complexe enuntiabile* (énonçable complexement ou par complexe) des philosophes médiévaux⁶. Le terme *enuntiabile*, comme le terme *dictum*, est utilisé, à partir du XII^e siècle, pour désigner

Culioli était invité (8 juin 2012), et des notes prises lors des séances du séminaire de l'année 2014 (19 février, 27 mars, 14 mai, 28 octobre).

6. Sur ces notions, on pourra se reporter à l'article « Dictum/Enuntiabile », rédigé par De Libera & Rosier-Catach, dans Cassin (2004), et, pour en savoir plus, à l'ouvrage de Bermon (2007).

‘ce que dit’ ou ‘ce que peut énoncer’ une proposition, relativement à des questions d’ordre sémantique, logique, ontologique. En marge d’un texte soumis à A. Culioli, et où était mentionné un article ancien (Culioli 1967) dans lequel il plaçait les problèmes de signification « au cœur de la linguistique », il a noté : « non seulement 1) comprendre ce qui est dit 2) comprendre pourquoi c’est cela qui est dit »⁷. Face au « fait total du langage » (Culioli) et à sa complexité, le linguiste ne peut que se soumettre à la nécessaire réduction scientifique, mais en toute conscience. L’emprunt à M. Mauss de l’expression « fait total » doit être éclairé par ce que dit C. Lévi-Strauss dans sa présentation de la pensée du sociologue et anthropologue :

Pour comprendre convenablement un fait social, il faut l’appréhender *totalemment*, c’est-à-dire du dehors comme une chose, mais comme une chose dont fait cependant partie intégrante l’appréhension subjective (consciente et inconsciente) que nous en prendrions si, inéluctablement hommes, nous vivions le fait comme indigène au lieu de l’observer comme ethnographe. (Lévi-Strauss, 2012 : 26)

Il s’agit ainsi d’une appréhension interne transposée et reconstruite dans les termes d’une appréhension externe. La linguistique de l’énonciation est, par ailleurs, une micro-linguistique – sans laquelle il n’y a pas de véritable analyse, selon A. Culioli –, attentive aux détails, avec le souci de prendre en compte l’intrication des mises en relations impliquées dans les agencements de marqueurs que sont les énoncés. De ce principe méthodologique il ressort que le linguiste procédera par études de cas, selon une *démarche d’existence*, qui pose des problèmes à partir des phénomènes observables et soumis à un protocole d’observation, avec des manipulations permettant de relier un phénomène à un autre, dans une ou plusieurs langues, en essayant de trouver des *chemins* entre « l’expérience de notre action dans le monde, de nos représentations, de nos régulations par rapport à autrui » (Culioli, 2002b : 177) et les formes d’énonciation. Chaque cas, étudié rigoureusement dans sa formation et son interprétation, est un pas sur « [c]e difficile trajet, chemin sans fin, mais qui laisse entrevoir la belle et déroutante complexité du langage » (*ibid.* : 234). Nous verrons ainsi comment l’analyse de phénomènes circonscrits, avec la détermination de problèmes, et la volonté de théoriser l’activité énonciative, en la captant de l’intérieur sans se départir de la position d’extériorité du scientifique, en rapportant le particulier au général, se traduisent par un style d’écriture et de parole propre à la théorie de l’énonciation et au linguiste lui-même, dans son originalité.

3. NOTES DE LECTURE SUR L’INTENSITÉ

La représentation linguistique de l’intensité fait l’objet d’un intérêt marqué chez A. Culioli en tant que forme d’énonciation dans la parole spontanée et réactive, avec sa charge d’affect. Sept articles traitant de ce problème, écrits

7. Document personnel (juin 2015).

pour la plupart dans les années 1990, ont été regroupés dans la troisième partie du tome 3 de *Pour une linguistique de l'énonciation* (Culioli 1999a), sous le titre « QNT / QLT, exclamation et intensité »⁸. On peut joindre à cette publication – sans compter les publications antérieures à 1999 – deux autres articles de 2001 centrés, pour l'un, sur l'énoncé « Heureusement ! » (*id.* 2001a), pour l'autre, sur l'énoncé « J'allais me laisser faire peut-être ! » (*id.* 2001b), ainsi que l'étude sur la *force assertive* à partir de « Je veux ! » dans l'article éponyme de 2002 (*id.* 2002a). Étant donné que l'objectif de cet article est d'essayer de cerner la façon dont la théorisation linguistique est reçue, comprise, appropriée et restituée à travers les actes d'annotation du lecteur et de l'auditeur, nous nous sommes livré à une relecture des notes prises sur un cahier au fil de la lecture des articles *supra*, antérieure à l'audition des séances du séminaire dont il sera question. Il ne s'agit pas de la simple relecture que tout chercheur est amené à faire pour ses travaux personnels, à la recherche de l'analyse particulière d'un phénomène linguistique ou d'une réflexion à reprendre ou à citer, mais d'un discours rapporté, sélectif et partiel, qui vise à donner une « image » de la conceptualisation en acte dans des études de cas, qui forment l'essentiel de l'œuvre d'A. Culioli. Ajoutons que la prise de notes, après une première lecture accompagnée de procédés de signalement simples (signaux graphiques dans la marge pour marquer un passage, soulignement de certains mots ou expressions), est effectuée lors d'une seconde lecture guidée par les signaux de la première lecture. Elle est plutôt de type « linéaire »⁹, le plus souvent à une dimension, avec un arrangement séquentiel de phrases, une copie de certains passages (en vue de citation), parfois un arrangement en liste, et quelques organisateurs graphiques (flèche, signe d'opposition ou d'implication, accolade, schémas et diagrammes). Elle suit de près le texte lu et ne s'accompagne pas de commentaires, ou rarement.

L'intérêt pour la « langue réelle », à l'opposé de la « langue artificielle » ou du « pseudo-oral qui n'est que de l'écrit manipulé » (Culioli, 1999a : 113) que se donnent parfois les linguistes, fait des exclamatives un terrain d'observation exemplaire pour montrer le pouvoir explicatif d'une théorie de l'énonciation, face à des faits langagiers le plus souvent tenus en marge ou rangés, avec les interjections, sous la rubrique d'une « syntaxe affective ». Dans l'article le plus ancien de notre corpus (1974), A. Culioli reprend l'expression de « haut degré » pour signifier, dans une opération de détermination, la prédication d'une propriété différentielle, servant de repère et qui peut être une échelle, un qualificatif à valeur extrême ou intensif, une situation inédite, ou encore avec un repérage circulaire : *il a une très grande patience ; il a une patience d'ange ; il a une patience à toute épreuve ; il a une patience, je te dis que ça ; il a une patience ! ; ce*

8. Il s'agit, dans l'ordre de présentation, des articles suivants : « Des façons de qualifier » (1999b), « Accès et obstacles dans l'ajustement intersubjectif » (1997), « *Un si gentil jeune homme !* et autres énoncés » (1992a), « À propos des énoncés exclamatifs » (1974), « Quantité et qualité dans l'énoncé exclamatif » (1992b), « Non mais des fois » (1998), « À propos des exclamatives en Corse » (1981).

9. Nous reprenons ici les distinctions que fait Piolat dans sa synthèse des travaux sur la prise de notes (2006).

dernier énoncé se présentant en surface comme la troncation d'un énoncé, qui est reconstruit abstraitement et qui résulte d'une reprise anaphorique et d'une identification : *il a une patience comme la/cette patience qu'il a*. L'article va ainsi traiter d'un certain nombre d'énoncés circulaires, avec auto-repérage ou auto-référence, en relation avec une opération de parcours et un renvoi à la notion (non quantifiée et non qualifiée, image de toutes les valeurs possibles). Ainsi, avec *il a une patience !* le terme « patience » n'est pas repéré par rapport à une « patience » dont la valeur est distinguée, mais par rapport à la notion de *patience*, après le parcours de la classe de toutes les valeurs imaginables (d'où la possibilité d'avoir un pluriel à valeur générique : *il a une de ces patience(s) !*). D'autres tours exclamatifs sont ainsi passés en revue, avec, pour chaque construction, le recours au schéma circulaire et les explications sur l'agencement des termes, pour chaque type d'énoncé : *est-il bête ! ; c'est-y pas beau ! ; si c'est pas triste ! ; ce qu'il fait (pas) comme bêtise ! ; qu'est-ce qu'il peut être bête ! ; ce qu'il crie ! ; qu'est-ce qu'il crie !* etc.

Nous retrouvons une démonstration similaire, reprenant la boucle de référence, l'identification qualitative et le renvoi à une occurrence imaginaire représentative de toutes les valeurs possibles, dans l'article « *Un si gentil jeune homme !* et autres énoncés » (1992a). On signalera en passant que l'étude est introduite par l'affirmation de la volonté d'être synthétique et d'expliciter les bases théoriques du raisonnement, avec l'avantage d'obtenir « une vue synoptique », nous est-il dit, mais avec l'inconvénient de fournir « ces bases d'une manière anormalement dogmatique, au lieu de les construire ouvertement » (Culioli, 1999a : 102). Réticence, sur laquelle nous reviendrons, envers toute formulation faisant de la définition une conception définitive. La réflexion porte sur les « marqueurs d'intensité » *tellement, si et tant*, et l'opération d'« intensification ». La notion théorique d'*attracteur*, qui est ce point imaginaire permettant de stabiliser une valeur¹⁰, vient préciser ce qu'est l'opération d'intensification par construction d'une valeur extrême.

Cela est plus explicite dans un article de 1999 (« Des façons de qualifier »), où sont rappelés les principes de structuration d'un domaine notionnel, selon le système de représentation de la théorie : zonage topologique (Intérieur, Frontière, Extérieur) ; continuité (continu/discontinu, occurrences discrètes/gradient) ; deux modes de centrage : type et attracteur. Il suffira de dire ici que le type est l'étalon de référence auquel une occurrence peut être identifiée, selon un mode de conformité (*c'est un {bon/vrai} pédagogue*), l'attracteur représente une occurrence imaginaire, qui permet d'accéder à la valeur absolue (*ça c'est un pédagogue ! comme il n'en existe plus / tu peux pas savoir !*). Ainsi, en passant de *C'est quoi comme vent ?*, interrogation d'autrui sur la variété du vent qu'il y a, à *Il y a quelque chose comme vent !*, qui qualifie le degré, non défini (*quelque chose*), de vent qu'il fait, on passe du type à l'attracteur.

10. « On dira qu'il y a stabilité, lorsqu'opérant sur un agrégat d'occurrences d'une notion, on est en mesure d'effectuer une sélection entre une (ou plusieurs ou toutes) occurrence(s) qui valide(nt) une relation et le reste, qui est écarté. » (Culioli, 1999a : 126).

D'autres études vont mettre en avant le champ des forces (inter)subjectives dans des interactions verbales, en relation avec la régulation des échanges, l'ajustement entre sujets énonciateurs et la mesure entre les représentations et les valeurs référentielles. Aussi, dans la réplique de B à A dans l'échange suivant :

A – Est-ce que Paul a accepté l'offre ?

B – Tu parles, s'il a accepté !

se manifeste « une *force rhétorique* (...), une *véhémence* dans le rapport énonciatif, comme si B prenait de l'élan, par le biais de ces mises à distances » (Culioli, 1999a : 93). Sont ainsi examinés, dans l'article de 1997 des énoncés comme *Tu parles !, Tu penses (bien) !, Je veux !*, où la force assertive de l'énoncé est augmentée et où se confirme une commune dé-mesure, sans obstacle (plein assentiment), dans la relation intersubjective (*ah pour ça il a accepté !, je te crois !, et comment ! tu dis vrai !*). Le texte rédigé en hommage à A. Green, en 2002, va développer la notion de *force assertive*, à partir de l'échange suivant :

A – Alors, est-ce que tu es satisfait ?

B – Je veux ! Je pense bien ! Je te crois ! Je comprends ! Tu penses ! Tu penses bien ! Tu parles ! Un peu ! Plutôt !, etc.

avec un jeu de manipulations sur les trois prédicats modaux de l'assertion, ramenée au schéma d'agencement : <je {*veux / désire / tiens* à} (représentants de l'engagement subjectif) *dire / parler* (représentants de l'acte d'extériorisation, de locution et d'énonciation) *que je {pense / crois / sais}* (représentants de l'opération de représentation) *que tu {es / n'es pas} satisfait est le cas* (relation prédicative située, repérée par rapport à un espace référentiel)>. Avec *je veux !*, en réponse à la question, il y a reprise (extériorisée ou non) de celle-ci : *moi, satisfait ?*, en sélectionnant la valeur positive de satisfait / pas satisfait, avec un marquage de l'engagement subjectif. Nous retrouvons dans le raisonnement la boucle d'identification qui met en relation une occurrence et le prédicat (*pour être satisfait* : prédicat, *je suis satisfait* : occurrence située), avec une mise en évidence de l'élimination de toute altérité (pas de valeur autre que <être satisfait>). A. Culioli parle alors de ré-entrée pour signifier un retour au domaine notionnel (<être satisfait / ne pas être satisfait>), une suppression de toute valeur autre que positive (<être satisfait>), qui permet d'opérer sur un gradient (les degrés de <être satisfait>) orienté vers l'attracteur (être satisfait au point extrême). L'élimination de l'écart entraîne l'auto-référenciation et la construction de la valeur renforcée.

Ainsi B reprend en écho (autre forme de réflexivité) le parler et le penser enfoui dans la question posée par A. On retrouve les facteurs de la dynamique de renforcement : séparation interlocutoire, filtrage dans la question des marqueurs d'existence et reprise en écho (ou en miroir), d'où boucle, c'est-à-dire, en fin de compte, détour et retour. (Culioli, 2002a : 107)

Les impossibilités (**je parle ! / je veux bien ! / je comprends bien ! / je sais !*) sont examinées au regard de ce qui empêche l'auto-référenciation. Le « schème du détour-retour » s'applique également à *Un peu !* et *Plutôt !*, qui, avec la « force prosodique » voulue, renvoient à la « force modale » portant sur la relation prédicative et l'acte d'asserter, l'orientation vers l'attracteur donnant le point

d'« intensité extrême » stabilisant la valeur (*si je suis satisfait ? pour être satisfait, je suis satisfait ! et pas qu'un peu même !*). Le rôle de la prosodie est souligné, une « prosodie neutre » conduisant à une interprétation de *plutôt* en « pas mal / acceptable », alors qu'une « prosodie énergique » déclenche le « schéma de renforcement » et l'intensification.

Le jeu de l'énonciation intersubjective dans le champ de forces entre les sujets, en situation d'interlocution, était au centre de l'analyse, selon cette « démarche d'abstraction raisonnée » qui va de l'empirique au métalinguistique, de la séquence *non mais, des fois !*, publiée en 1998. Le rejet de la demande, acte de « protestation véhémement », est une récusation et une disqualification de l'autre (la question n'est pas digne d'être reçue, le questionneur est indigne et l'énonciateur est indigné). L'agencement de l'énoncé, qui fait bloc,

se construit comme un agencement cohérent de traces d'opérations : rejet du champ intersubjectif de X [questionneur], en tant qu'origine d'un énoncé (*non, mais*) dont Y se demande ce qui a bien pu (*des fois*) amener X à le produire. (Culioli, 1999a : 40)

Ces dernières études montrent bien la nécessaire intégration des dimensions lexicale, morphosyntaxique, sémantique et pragmatique dans une théorie de l'énonciation, sans omettre les aspects rhétoriques et stylistiques des énoncés. Les rhétoriques anciennes sont des sources de réflexion sur le style « véhément » (gr. *sphodros*¹¹). A. Culioli ne parle-t-il pas de « rhétorique de l'affect » dans un article de 2001 (v. Culioli 2001b), dans lequel il passe en revue, à partir d'un exemple d'interlocution qu'il tire de la conclusion du texte de 1997¹² mentionné *supra*, une série de problèmes abordés dans les articles antérieurs et relatifs à

la mesure de la force (intensité) de l'engagement ou de la réaction (positive ou négative) d'un sujet à l'autre sujet. D'où la surprise, l'indignation, la confirmation emphatique, l'ironie, pour ne citer que quelques cas de cette rhétorique de l'affect. (Culioli, 2001b : 108)

De ce parcours de (re)lecture il ressort que l'intensité, qui n'est pas toujours distinguée de la notion de *force*, est un complexe d'opérations concernant, dans les termes de la théorie, la construction du domaine notionnel et l'orientation vers l'attracteur, une boucle d'identification entre l'occurrence et le prédicat (auto-référence et schéma circulaire), la force assertive et l'engagement subjectif du sujet énonciateur, une relation intersubjective dans un champ de forces intersujets, avec régulation et ajustement. Cela ne fait pas de l'intensité, ramenée dans les grammaires à des marques (phonétiques, morphologiques, lexicales) de degré

11. On peut se reporter, entre autres, à Hermogène (1997).

12. L'exemple donné en conclusion de l'article de 1997 et qui est le point de départ de celui de 2001 est le suivant : « A. Il voulait que j'abandonne mes droits sur la maison ! B. Et tu as réussi à l'imposer ? A. Tu penses bien que j'allais pas me laisser faire ! / Tu penses si j'allais me laisser faire ! / Tu parles si j'allais me laisser faire ! / Tu ne t'imagines pas que j'allais me laisser faire ! / Comme si j'allais me laisser faire ! / J'allais me laisser faire, peut-être ! / Avec ça, que j'allais me laisser faire ! » (Culioli, 2001b : 107).

d'intensité¹³, un concept défini par des propriétés formelles et sémantiques. La théorie de l'énonciation d'A. Culioli est une théorie de l'activité énonciative et des opérations et représentations sous-jacentes à cette activité. Étudier ce qui est perçu et interprété, physiquement et mentalement, comme intensif, dans les énoncés exclamatifs, consiste à mettre à l'épreuve, pour chaque énoncé singulier, en contexte et en situation, les opérations élaborées théoriquement sur la base de travaux empiriques, pour en déterminer la pertinence ou l'insuffisance, afin, éventuellement, d'infléchir la théorisation, et, toujours, de nourrir la réflexion sur l'activité de langage.

Nous citerons deux conclusions d'articles de notre corpus, que nous avons pris soin de prendre en note, comme d'autres passages qui insistent sur le travail du linguiste. La première est celle de l'article « Quantité et qualité dans l'énoncé exclamatif » (1992b) :

L'exclamative, cette parente pauvre, nous a révélé sa richesse, qui est celle des sujets, pour peu qu'on veuille bien écouter ce qu'ils disent. Derrière ce foisonnement régulé de phénomènes apparaît le processus dynamique de l'activité mentale, entre la pure notion, qui est d'ordre transcendant, et l'occurrence, qui renvoie à l'existence, bornée et située. Derrière le métalinguistique sourd la métaphysique. (Culioli, 1999a : 134)

La seconde clôt l'article « J'allais me laisser faire, peut-être ! » (2001b) mentionné *supra*, où, ayant commencé par l'exemple que nous avons donné en note et par une citation de C. S. Peirce¹⁴ utilisant la métaphore de l'oignon pour signifier qu'il est vain de penser que l'on atteint une vérité ultime en défaisant l'enveloppe couche après couche, A. Culioli termine par une injonction à poursuivre une entreprise de recherche, qualifiée par ailleurs de « modeste et inquiète » (Culioli 2012) :

Le travail métalinguistique n'épuisera pas l'activité épilinguistique, ni la variété des langues et leur singularité, ni la diversité des textes, car le langage ne se réduit pas (ceci est un constat, non une conjecture) à un système fini, fixe et mécanique. C'est même cette réduction impossible qui rend essentielle une réflexion sur l'inévitable réductionnisme de toute étude portant sur la complexité. Soyons des éplucheurs d'oignons lucides et enthousiastes. (Culioli, 2001b : 118)

4. ÉCRITURE, ORALITÉ ET NOTES D'AUDITEUR

Nous trouvons fréquemment dans les articles écrits, plus particulièrement en introduction ou en conclusion, des déclarations de l'ordre du principe de précaution épistémologique et méthodologique, comme dans la citation précédente, avec cette insistance sur le débordement du métalinguistique par

13. Voir, par exemple, la *Grammaire du français classique et moderne* de Wagner & Pinchon, chapitre IV de la partie sur « Le substantif et ses déterminants » : « Expression des degrés d'intensité » (1991 : 144-146).

14. « Essayer d'arracher les signes pour atteindre la véritable signification, c'est comme essayer de peler un oignon pour atteindre le véritable oignon. » (Peirce, cité dans Culioli, 2001b : 107)

l'épilinguistique : « la métalangue n'est jamais au repos » (Culioli, 1999a : 81), il n'y a pas de simple application de concepts à des réalités empiriques : « il n'y a pas de métalangue magique » et il faut se garder de la réduction des construits théoriques à « un jeu d'étiquettes terminologiques » (*ibid.* : 89, 81). Sont parfois formulées des excuses pour un raisonnement écourté, qui demanderait plus de développements, le renvoi obligé à des articles antérieurs, ou le caractère sommaire de certaines considérations théoriques, comme peut être affichée une volonté d'épargner au lecteur « toute technicité (excessive) », pour plus d'accessibilité, au risque d'une simplification imprécise et pas plus éclairante. Reviennent aussi les reproches adressés à une certaine linguistique, trop superficielle et essentiellement classificatoire, compartimentant les problèmes, ou négligeant « la langue orale des échanges usuels » (*ibid.* : 144), celle des énoncés captés dans les situations les plus ordinaires de l'interaction verbale, comme ce « Non mais, des fois ! », qui fait partie de « tous ces objets linguistiques mal identifiés, blocs sonores qui flottent au fil de l'interlocution » (*ibid.* : 135).

L'attention aux formes de la langue courante, dans la spontanéité des échanges – ce qui n'empêche pas le linguiste de prendre aussi des énoncés dans la presse quotidienne ou dans la littérature – se comprend aussi par la volonté de se placer au plus près de ce qu'il nomme *l'en-cours*, la façon dont s'élaborent les suites textuelles, dans le flux de l'énonciation, les formes en formation – ce que traduirait, en allemand, le nom *Gestaltung*. Si les articles rédigés, pour beaucoup, après un exposé oral du problème traité ou en reprise de ce qui a été présenté en séminaire, répondent aux règles de l'écriture scientifique, mais sans être contraints par un modèle textuel, on peut y percevoir, du moins dans ceux qui reprennent des communications orales, des traces de la parole échangée et de la pensée discursive qui s'élabore en cours d'élocution et en interaction avec un auditoire, même silencieux. A. Culioli a toujours privilégié la scène de la pensée parlée et parlante, mobile et changeante, dans le cadre du séminaire, aidée par le tableau et la craie. Cette dernière remarque n'est pas anecdotique, elle rejoint le souhait de J.-F. Bert (2014) de s'intéresser aux conditions les plus concrètes et matérielles de la production intellectuelle, en les intégrant aux « archives du travail savant ». Le tableau et la craie sont les instruments indispensables dans une théorie qui a privilégié la représentation topologique. La schématisation sous forme de graphes est fondamentalement liée à une conception du mouvement dans l'activité de langage, avec l'hypothèse du *geste mental*, forme abstraite et symbolique dérivée de notre activité sensori-motrice, avec par ailleurs la gestualité physique qui participe de l'acte de parole (prosodie et geste vocal, gestes et mimiques). La gestualité est présente dans les explications mêmes qui sont données à l'oral, l'orateur se plaignant de ne pas pouvoir mettre par écrit ce qui est esquissé dans l'espace physique et, par analogie, dans l'espace mental. On sait également qu'A. Culioli apprécie le format de l'entretien oral, qui lui permet de s'expliquer pour lui-même et pour autrui, de façon plus libre et plus directe, en face-à-face, avec le souci que la transcription et la réécriture n'effacent pas

l'oralité première, les traces de la pensée verbale se cherchant, avec ses hésitations, le tâtonnement obligé, une « forme de *fumbling* » [*to fumble for* 'tâtonner (dans l'obscurité)', 'fouiller (dans sa poche, dans un tiroir)', 'chercher (ses mots)'], nous a-t-il dit ¹⁵.

La prise de notes de l'auditeur face à l'orateur-acteur est ainsi, dans ces circonstances, d'une autre nature que l'annotation ou le prélèvement sur un texte, et elle contribue autrement à la compréhension d'une théorisation qui s'élabore en se formulant. Il convient de dire ici un mot du déroulement de la séance du séminaire, qui a réuni pendant des décennies, des auditeurs fidèles, sur un plus ou moins long terme, des intermittents et des passagers occasionnels. Ce séminaire n'obéit pas à une programmation annoncée, thématique ou autre, si ce n'est le programme de travail que s'est donné le linguiste ; il a pu suivre une ligne continue, par épisodes, quand un problème pouvait être abordé sur plusieurs séances, puis laissé pendant un temps (parfois quelques années), pour y revenir plus tard. L'orateur ne lit pas un texte écrit préparé, la parole est celle qui vient en raisonnant et réfléchissant, frayée par des observations et des analyses nombreuses et minutieuses, dans plusieurs langues, nourrie par une longue réflexion sur le langage, alimentée par des lectures multiples et une grande culture des sciences et des humanités. Cette parole est soutenue par des fiches, rarement consultées, sauf pour des exemples à écrire au tableau, des citations ou des graphes à reproduire, mais le contenu est mémorisé et assimilé. Elle semble improvisée, bifurque fréquemment pour une référence philosophique, littéraire ou scientifique, une remarque sur la technique ou l'artisanat, une anecdote personnelle ou une histoire du folklore local (corse notamment). Mais tout est lié et le fil de la démonstration ne se perd jamais. Le nombre de problèmes abordés par séance et d'une séance à l'autre s'est accru ces dernières années, la caractéristique principale du séminaire étant la reprise obstinée – ressassement, diront certains – de certains problèmes. La déclaration suivante est significative du rapport analogique établi entre le fonctionnement du langage, tel qu'il est perçu et conçu par le linguiste de l'énonciation, la manière d'en rendre compte et un style de pensée théorique :

Récemment, à propos de textes de Bergson qu'on avait retrouvés copiés par un étudiant, on a dit que ce qui est admirable, c'est qu'il y a encore une époque où les enseignants, les professeurs, parlaient comme un livre. Je crois que celui qui a pris les notes devait ne penser qu'à prendre des notes, c'était facile. Moi je dois être épouvantablement difficile parce que je ne parle pas comme un livre ou alors je parlerais comme un livre qui serait à plusieurs dimensions. Comment parler comme un livre, de façon linéaire, de quelque chose qui a plusieurs dimensions et qui en plus est déformable. C'est vraiment le problème fondamental. (Culioli & Ducard, 2013 : 154-155)

15. On se reportera à Culioli & Ducard (2013). Culioli évoque ainsi la parole du philosophe Derrida et celle du philologue et linguiste Fourquet : « Prenez Derrida, quand il parlait, c'était lent ; il se reprenait, il revenait en arrière. Si vous aviez entendu Fourquet, c'était quelque chose d'extraordinaire de ce point de vue-là. » (*ibid.* : 155).

Parler comme un livre est le titre d'un ouvrage de l'historienne F. Waquet (2003) dans lequel elle met en avant le privilège accordé à la « parole magistrale » sur le livre, ce « maître muet » (Aulu-Gelle), qui ne répond pas à nos questions, selon le *topos* antique, dans la transmission du savoir. L'oralité de la parole n'est pas alors tant « l'oralité formelle du cours », souvent proche de l'écrit, que « l'oralité informelle de la conversation, du libre entretien ». La parole d'A. Culioli tient de la formalité nécessaire à la conduite du raisonnement et au développement de la réflexion, avec la liberté d'une parole adressée aux auditeurs-interlocuteurs. Dans un autre ouvrage (Waquet 2008), qui se veut une contribution à « une histoire écologique du monde savant » et qui porte plus particulièrement sur la relation maître-disciple, du XVII^e au XX^e siècle, l'historienne rappelle utilement que le « maître » ne se contente pas d'exposer ou de dissenter, mais qu'il dit et montre en même temps, et pas seulement dans le domaine des sciences pratiques – comme les sciences physiques ou naturelles, ou encore la médecine – et que l'auditeur écoute et voit faire, *pro ora et manus*, selon une expression choyée par l'historien A. Dupront¹⁶ :

Dire et montrer, et donc écouter et regarder faire, déclare l'auteur, c'est sur ce double binôme que repose la communication des connaissances, et des connaissances à leur plus haut et à leur meilleur. (Waquet, 2008 : 232)

L'énonciation au tableau noir (écriture des exemples traités, manipulations, schématisation, formalisation) participe activement à la compréhension de la démarche dans ses opérations. C'est ainsi que les auditeurs du séminaire d'A. Culioli, aussi les étudiants qui ont suivi l'enseignement universitaire, ont fait cette expérience d'« assister [...] au travail de sa pensée », comme il est dit des auditeurs de M. Bloch, selon un témoignage rapporté par F. Waquet (2008 : 234)¹⁷.

Ainsi J.-F. Bert (2014), cherchant à circonscrire le champ de l'archive du chercheur, s'interroge : « comment fait-on un cours magistral, un séminaire ; comment les étudiants prennent-ils des notes ? Comment sont recueillies les données, comment sont-elles classées, dans quel but ? ». Nous essaierons seulement ici, par auto-observation et retour réflexif, de restituer quelques notes récentes, au regard du grand nombre d'études et de remarques faites sur le sujet, pour en donner un aperçu synthétique et reconstituer, en abrégé, le cheminement de la pensée organisatrice du linguiste. Conditionnée par la familiarité que l'auditeur peut déjà avoir, ou non, avec cette pensée, par ses lectures, ses fréquentations scientifiques, le suivi, régulier ou en pointillé, du séminaire de recherche, ou par d'autres voies de connaissance (conférences enregistrées, vidéos), dépendant d'un style de notation particulier, des objectifs de l'annotateur, la prise de notes

16. Alphonse Dupront (1905-1990), historien français, spécialiste du Moyen Âge et de l'époque moderne, président de l'université Paris IV Sorbonne de 1970 à 1976. L'expression se rencontre dans un recueil de ses discours prononcés au cours de sa présidence de l'université Paris IV Sorbonne (v. Dupront, 2003 : 127). Elle est reprise et commentée dans Waquet (2008 : 231).

17. Voir Boutruche (1947).

est avant tout un acte pour soi. Elle a, comme l'ont montré les études de psychologie cognitive (Kaplan 2013), une fonction importante dans les processus d'attention, de compréhension et de mémorisation, dans le temps de l'écoute et lors de son rappel par la (re)lecture de ses propres notes. Il est évident, pour ce qui nous concerne, que les notes prises à propos de l'intensité viennent après une longue fréquentation du séminaire, la lecture des textes publiés, et des travaux personnels inspirés par le modèle et l'approche d'A. Culioli, avec un intérêt marqué pour des problèmes sémiotiques liés au langage (notamment le corps, la gestualité, l'affect, l'imaginaire, le symbolique).

5. CONTRE NOTES SUR L'INTENSITÉ ¹⁸

Dans les notes prises entre 2012 et 2014, lors de conférences ou de séances du séminaire ¹⁹, qui n'avait plus alors la régularité antérieure (une séance par semaine d'octobre à mai), nous avons relevé six interventions, parmi les onze de la période, sur la question de l'intensité. Au cours de ces années, les problèmes sont abordés plus rapidement, en passant de l'un à l'autre parfois sans transition, et en mettant l'accent sur des phénomènes non pas nouveaux mais vus autrement, dans ce qui les relie les uns aux autres. Nous n'avons donc pas retrouvé dans les notes les conceptualisations précédentes, du moins de façon développée, mais des remarques complémentaires éclairant autrement la représentation linguistique de l'intensité.

D'abord des cas d'*interrogative leurre*, soit des énoncés à construction interrogative, mais qui ne sont pas interprétables comme des questions, avec le recours à autrui pour distinguer et stabiliser une valeur. Le schéma assertif est cassé, sans repérage possible par rapport à une valeur assignable par un autre énonciateur. Ainsi, pour *qu'est-ce qu'il crie !* exclamatif, équivalent à *comme il crie !*, avec *comme*, du latin *quomodo*, présenté, dans un autre contexte, comme un régulateur, ce qui donne un modèle, une valeur (*qu'as-tu apporté comme lecture ?* : classe de ce qu'il faut pour lire). Dans l'exclamative, le *comme* renvoie à une valeur extrême, à une façon de crier au-delà d'un type de cri opposable à un autre. La question *qu'est-ce qu'il crie ?* est une *question sur les individus*, au sens de ce qui est discernable (il crie *quelque chose*, le *quoi* à déterminer) ; *qu'est-ce qu'il crie !* est de l'intensif. Avec l'intensité, il y a *densification* et *raréfaction*, notions récurrentes, avec d'autres du même ordre. Une autre interrogative leurre est commentée : *qu'est-ce que c'est beau !* – à côté de *comme c'est beau !* ou encore *que c'est beau !* – où

18. Nous utiliserons les italiques pour les notions, concepts et formulations les plus représentatifs des notes prises, alors que le propos pourra être par ailleurs paraphrasé et commenté, dans ce qui sera un essai de reconstitution.

19. La distinction entre conférences et séances de séminaire n'est pas significative du point de vue de la démarche et du style de parole, les conférences étant d'une durée supérieure (1h30 pour le format habituel du séminaire, 3h pour les conférences) ; en 2012, 3 conférences dans le cadre du séminaire TOPE ; en 2013, une seule conférence organisée à l'INALCO ; en 2014, 7 séances du séminaire à l'ENS Ulm.

le *que* est un *quoi* indéfini (*quoi que ce soit*), au-delà de tout *quoi* définissable. De *qu'est-ce que c'est beau !* il est dit qu'il nous renvoie alors à l'*apeiron*, l'*indéterminé*, le *non-repérable*. L'*apeiron* grec, qui est, depuis le présocratique Anaximandre, le sans limite, l'illimité, l'indéterminé, est ainsi introduit dans l'activité de langage. Dans *qu'est-ce qu'il peut pas crier !*, la limite de ce qui peut être dit sur le cri est dépassée, il y a *dicibilisation de l'indicible*, et un peu plus haut dans nos notes nous avons à parler de choses finies avec une langue qui nous met de l'*infini*, à propos également de *jamais de la vie !*, avec une remarque sur l'anglais *ever*, contraction de *ae fer* (*fer* signifiant 'vie' en islandais), et un renvoi au latin *aeuum* 'ce qui n'a pas de fin'. De l'*infini* philosophique à l'*infini* des mathématiques, il n'y a qu'un pas, celui qui fait basculer au-delà de la barre de séparation, avec un passage à la limite, vers zéro. C'est ce qui est montré avec l'exemple, souvent repris, de *heureusement !* glosé en *il ne manquerait plus que ça, ce serait un comble*, et son équivalent allemand *das fehlte gerade noch*, formé du conditionnel de *fehlen* 'manquer', *gerade* 'droite' (mathématiques), *ligne*, signifiant *ce qui est bien agencé* et *vite*, aussi *tout droit, uni* (*pas de rupture qualitative*), traduit littéralement, avec *noch* formé de la négation et de *och*, par *il manquerait rien d'autre encore*, le *encore* introduisant un *renforcement*, un *empilement*. L'exemple au départ de la démonstration était *Heureusement que le juge V a la réputation d'être compétent, qu'est-ce que ça aurait été sinon !*. Le conditionnel, qui construit du fictivement effectif (le cas de juge-non compétent), est une *accentuation de l'intensité*. Disons que, frappé de nullité, cet existant fictif (non souhaitable) est nul et non avenu (invisageable). C'est une intensité qui consiste à *nettoyer, dénuder pour avoir l'homogénéité du compact*.

Nous voici alors plongés, après des *représentations d'ordre fini* et des *représentations d'ordre infini* dans le langage – avec un infini désigné comme le *hors tout* (le non-repérable) –, dans des considérations de physique, avec une *relation entre des représentations insaisissables et des représentations de l'ordre du solide et du liquide*. C'est ainsi que les trois catégories du *discret*, *dense* et *compact* sont associées aux catégories du *solide*, *liquide* et *gazeux*, avec une référence au *gaz parfait* et à une opération de *confinement*. Avec, par exemple, *assurément !* (on peut aussi penser à *et comment donc !*, etc.), il y a un *renforcement tel que la représentation compacte produit du confiné*. Le compact est redéfini comme du *gazeux*, *ni matériellement numérable ni liquide flottant*, comme avec un *de ces vent(s) !*, où la pluralisation renforce et indique le haut degré : dans un *de ces-*, un désigne une occurrence de- et le déictique (*ces*) pointe ce qui est et écarte ce qui n'est pas, d'où le *confinement*. C'est un *pluriel de caractère illimité*, avec du *non-énumérable*, du *compact*. Nous retrouvons une série de notions allant dans le même sens lors d'une reprise du *je veux !*²⁰, qui a donné son titre à un article déjà cité (Culioli 2002a). Nous avons ainsi d'un côté la série *condensation, compression, forme d'empilement*, d'un autre

20. Voir, en annexe, la note manuscrite de Culioli, qui avait été envoyée aux auditeurs avant la conférence (08-06-2012). Ces dernières années, Culioli faisait parvenir, par l'intermédiaire de D. Paillard, des notes manuscrites (exemples, gloses, citations, schémas commentés), pour signaler des problèmes, susciter la réflexion et encourager les auditeurs à poser des questions.

émondage, dénudation : on coupe tout ce qui peut renvoyer à la situation de l'en-cours, et cette explicitation de confinement : espace construit qui se replie sur lui-même.

De ces notes, restituées et arrangées par leur mise en correspondance et leur insertion dans une paraphrase commentée, il ressort que les nouvelles notions ne se substituent pas à la conceptualisation précédente, elles ouvrent à une interprétation renouvelée. L'erreur serait de penser que ce ne sont que des métaphores sans valeur heuristique ni portée scientifique. Si les notions évoquent métaphoriquement, par déplacement et transport, une pensée mathématique de l'infini ou une pensée physique de l'espace, c'est qu'elles nous invitent, par l'imagination conceptuelle, à retourner à ce qui est sous-jacent à l'activité symbolique de langage, dans son dynamisme, conçue comme une transposition de conduites corporelles dans un espace abstrait, des *gestes mentaux*. Rappelons cette remarque d'A. Culioli, déjà citée : « Derrière le métalinguistique sourd la métaphysique. » (1999a : 134), et ajoutons que derrière la métaphysique se dressent la physique et la physiologie.

6. CONCLUSION : QUELLE TRANSMISSION ?

L'entretien oral, celui qui se déroule dans un dialogue avec un interlocuteur qui questionne – et qui a pu donner lieu à des publications (Culioli 2002b, Culioli & Normand 2005, Culioli & Ducard 2013) – ou celui qui est actualisé dans un séminaire de recherche, avec un auditoire attentif et en attente de questionnement, autorise ce qui pourrait être perçu ailleurs comme des excursions hors du domaine du linguiste, au risque du malentendu, qu'A. Culioli a mis au cœur de la compréhension dans la communication. C'est ce même risque dans la communication scientifique qui a pu susciter une défiance face à une écriture qui tend à figer. Voici ce que répondait A. Culioli à la question « Mais votre linguistique est-elle facilement transmissible ? » :

Que signifie 'transmettre' ? Est-ce que tout est transmissible ? Eh bien oui, je le pense. Et je continue à penser que la meilleure forme de transmission, c'est justement l'interaction avec échange, quand on peut interroger l'autre, en face à face, dans un séminaire. Sinon la transmission est un leurre. [...] Donc, à l'oral, oui, c'est transmissible, au sens où on peut se l'approprier. (Culioli, 2002b : 232)

Par la confrontation de notes de lecture et de notes d'auditeur, appuyée par une connaissance théorique et pratique, nous avons voulu, avec l'exemple de la conceptualisation de la représentation linguistique de l'intensité, en français, montrer une façon de dire et une manière de faire, un style de pensée. Un travail au long cours pourrait consister à reprendre les seize cahiers grand format des notes prises au séminaire de la rue d'Ulm depuis 1991, il serait aussi envisageable de réunir des notes d'auditeurs, sur un temps limité et autour de problèmes spécifiques, pour une mise en commun. L'harmonisation, pour autant qu'elle soit possible, et la réécriture dans une forme communicable pour des lecteurs autres que les auditeurs, permettraient probablement de « didactiser » l'enseignement

oral et de constituer des « leçons » de linguistique énonciative, comme cela a été fait pour des séminaires antérieurs²¹. Mais l'appropriation ne passe pas seulement par la lecture, elle exige aussi une pratique de l'analyse et l'exercice du raisonnement. La fonction de l'institution (université, équipes et groupes de recherche, édition) est de rendre possible cette appropriation, dans sa continuité et son renouvellement. La relecture des notes et leur restitution, la lecture explicative et interprétative des textes, dans une situation d'enseignement, tout comme la remise à l'épreuve des notions théoriques dans des études de textes, sont autant de réappropriations nécessaires à la transmission. Et cette transmission, comme le signale F. Waquet, va au-delà des connaissances, « transmission non tant d'un corps de doctrine ou d'un système de savoir que remise des instruments du métier, d'un savoir-faire, voire de quelque chose d'indéterminé et peu saisissable » qui met celui qui apprend du « maître » – évitons le terme de disciple, associé au « faire disciple » et « faire école » – « en pouvoir des moyens ou, pour le moins, des possibilités d'une création et d'abord de soi » (Waquet, 2008 : 281).

À la fin d'un entretien accordé par A. Culioli (2012) aux généticiens du texte, J.-L. Lebrave et A. Grésillon, ces derniers rappellent à celui-ci que C. Normand avait identifié sa théorie à une poétique (Normand 2006), le linguiste renvoie alors à l'appellation de « conteur » que lui avait donnée J.-C. Chevalier, et il évoque sa grand-mère corse racontant des *folia* (histoires, lat. *fabula*). Ce qui amène les interlocuteurs à conclure par cette formule : « une théorie proche d'une poétique, incarnée par un conteur philologique », et dont les notes de cours et autres « archives du chercheur » ne donnent qu'une image affaiblie et déformée.

Références

- BENVENISTE E. (2012), *Dernières leçons. Collège de France (1968-1969)*, éd. J.-C. Coquet & I. Fenoglio, Paris, EHESS/Gallimard/Le Seuil.
- BERMON P. (2007), *L'assentiment et son objet chez Grégoire de Rimini*, Paris, Vrin.
- BERT J.-F. (2014), *Qu'est-ce qu'une archive de chercheur ?*, Marseille, OpenEdition Press. [books.openedition.org/oep/438]
- BOUTRUCHE R. (1947), « Marc Bloch par ses élèves », *Mémorial de la faculté des Lettres de Strasbourg des années 1939-1945*, Paris, Les Belles Lettres, 195-207.
- CASSIN B. (éd.) (2004), *Vocabulaire européen des philosophies : dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Le Seuil/Le Robert.
- CULIOLI A. (1967), « La communication verbale », *Encyclopédie des sciences de l'homme*, t. 1 : *L'Homme et les autres*, Paris, Grange Batelière, s. p.
- CULIOLI A. (1974), « À propos des énoncés exclamatifs », *Langue française* 22, 6-15. [repris dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, 1999a, 113-124]

21. Voir Culioli (1979, 1985).

- CULIOLI A. (1979), *Notes prises au cours du séminaire de DEA de 1977-1978 de Monsieur A. Culioli*, texte transcrit par N. Auvelat, éd. par J.-L. Duchet, Poitiers.
- CULIOLI A. (1981), « À propos des exclamatives en Corse », *Logos Semantikos. Studia linguistica in honorem Eugenio Coseriu*, vol. IV, Madrid/Berlin, Gredos/Walter de Gruyter. [repris dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, 1999a, 143-151]
- CULIOLI A. (1985), *Notes du séminaire de DEA. 1983-1984 (Université Paris 7, Département de Recherches linguistiques)*, Poitiers, Université de Poitiers.
- CULIOLI A. (1992a), « *Un si gentil jeune homme !* et autres énoncés », *L'Information grammaticale* 55, 3-7. [repris dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, 1999a, 101-112]
- CULIOLI A. (1992b), « Quantité et qualité dans l'énoncé exclamatif », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, H. S., 223-232. [repris dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, 1999a, 125-134]
- CULIOLI A. (1997), « Accès et obstacles dans l'ajustement intersubjectif », dans D. Miéville & A. Berrendonner (éds), *Logique, discours et pensée : Mélanges offerts à Jean-Blaise Grize*, Berne, Peter Lang, 239-248. [repris dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, 1999a, 91-100]
- CULIOLI A. (1998), « Non mais, des fois ! », dans M. Bilger, K. van den Eynde & F. Gadet (éds), *Analyse linguistique et approches de l'oral. Recueil d'études offert en hommage à Claire Blanche-Benveniste*, Louvain, Peeters, 115-122. [repris dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, 1999a, 135-141]
- CULIOLI A. (1999a), *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. 3 : *Domaine notionnel*, Paris, Ophrys.
- CULIOLI A. (1999b), « Des façons de qualifier », dans A. Deschamps & J. Guillemin-Flescher (éds), *Les opérations de détermination : quantification / qualification*, Gap, Ophrys, 3-12. [repris dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. 3, 81-90]
- CULIOLI A. (2001a), « Heureusement ! », dans C. Correia & M. Mira Mateus (eds), *Saberes no tempo. Homenagem a Maria Henriquez Costa Campos*, Lisbonne, Edições Colibri, 279-284.
- CULIOLI A. (2001b), « J'allais me laisser faire peut-être ! », dans M. De Mattia & A. Joly (éds), *De la syntaxe à la narratologie énonciative : hommage à René Rivara*, Paris, Ophrys, 107-118.
- CULIOLI A. (2002a), « *Je veux !* Réflexions sur la force assertive », dans C. Botella (éd.), *Penser les limites : écrits en l'honneur d'André Green*, Paris, Delachaux & Niestlé, 102-108.
- CULIOLI A. (2002b), *Variations sur la linguistique : entretien avec Frédéric Fau*, Paris, Klincksieck.
- CULIOLI A. (2012), « Toute théorie doit être modeste et inquiète », *Genesis* 35, 147-155. [journals.openedition.org/genesis/1071]
- CULIOLI A. & DUCARD D. (2013), « Un témoin étonné du langage », dans C. Normand & E. Sofia (éds), *Espaces théoriques du langage : des parallèles flous*, Louvain-la-Neuve, Academia, 129-172.
- CULIOLI A. & NORMAND C. (2005), *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Paris, Ophrys.
- DUPRONT A. (2003), *La Chaîne vive. L'Université, école d'humanité*, textes réunis par É. Broglin, préface de J. Mesnard, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne.
- FENOGLIO I. (2018), « Éditer un cours de linguistique générale à partir d'archives manuscrites : essai de méthodologie critique », *Langages* 209. (ce volume)
- HERMOGÈNE (1997), *L'Art rhétorique*, tr. et éd. M. Patillon, Paris, L'Age d'Homme.
- KAPLAN F. (2013), « Le cercle vertueux de l'annotation », dans M. Jeanneret & F. Kaplan (éds), *Le lecteur à l'œuvre*, Genève, Infolio, 57-68.
- LÉVI-STRAUSS C. (2012), *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss*, Paris, Presses Universitaires de France.

- NORMAND C. (2006), « La théorie d'Antoine Culioli, une poétique », dans D. Ducard & C. Normand (éds), *Antoine Culioli. Un homme dans le langage*, Paris, Ophrys, 361-366.
- PIOLAT A. (2006), *La prise de notes*, Paris, Presses Universitaires de France.
- SOFIA E. (2018), « Aux prises avec les prises de notes sur les prises de notes sur les prises de notes. Retour à la genèse du *Cours de linguistique générale* de Saussure », *Langages* 209. (ce volume)
- VALETTE M. (2006), *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises : Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*, Paris, Honoré Champion.
- WAGNER R.-L. & PINCHON J. (1991), *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette.
- WAQUET F. (2003), *Parler comme un livre : l'oralité et le savoir (xvi^e-xx^e siècle)*, Paris, Albin Michel.
- WAQUET F. (2008), *Les enfants de Socrate : filiation intellectuelle et transmission du savoir xvii^e-xxi^e siècle*, Paris, Albin Michel.

Annexe

IV

Reprise de "Je veux!"

Je veux! - Tu parles - Tu parles si tu veux! menteur

J'a ~~de~~ veux Je veux ~~que~~ J'~~ex~~ veux *J'hy veux.

α. dénucléer (rarus)

β. con finement = vide ambiant. repliement de la pas de mesure (pas de jétalon frontière. → d'autres comparables (à nul autre pareil) un vent comme ça -

* Je parles! → mais Tu parles! que/si je suis content d'accord

la prosodie et la gestuelle vocale sont essentielles.

approbation / rejet

valeur: "ça ne se discute pas" (you're telling me)

Figure 1 : Note manuscrite d'Antoine Culioli (08-06-2012)